tint dans l'isolement les divers groupes de la race hellénique. Le besoin d'unir leurs forces pour une action commune ne poussa jamais les Grecs au delà de l'unité politique de la ville. L'extrême division politique fit à la fois la grandeur et la faiblesse du monde hellénique. Sur tous les points de ce petit pays, elle créa des foyers d'action et de progrès ; mais elle en laissa périr beaucoup faute d'aliments. Elle accrut les forces individuelles, et les condamna à s'user dans des luttes sans issues. Les Grecs, trop intelligents pour ne pas voir le mal, trop amoureux de l'indépendance pour y appliquer un remède pire que le mal, la centralisation, eurent recours à d'ingénieux palliatifs. Ils tentèrent de constituer une communauté générale, sans porter atteinte à l'autonomie de chaque ville, par l'établissement du conseil amphictyonique, dans lequel on discerne l'ébauche d'une confédération. La royauté s'effaça peu à peu, absorbée par l'aristocratie. Sans révolution violente, le gouvernement d'un petit nombre remplaça le gouvernement d'un seul. Mais l'impulsion ne s'arrêta pas où l'aristocratie aurait voulu la fixer. Au-dessous du petit nombre, le grand nombre, le peuple, avait aussi des intérêts à faire valoir, des droits à revendiquer. L'aristocratie, en détruisant la royauté, avait renversé la barrière opposée aux ambitions privées. Parmi les grands qui exerçaient en commun l'autorité suprême, il s'en trouva d'assez hardis pour vouloir ressaisir le sceptre enlevé aux rois. L'obstacle à leurs projets était dans l'antagonisme : ils l'abaissèrent. Leur puissance saut moyen d'action était dans les intérêts du grand nombre : ils les prirent en main. Presque toutes les villes virent s'élever ces défenseurs du peuple, qui, par le peuple, devinrent souverains. On les nommait démagogues tant qu'ils aspiraient au pouvoir suprême, tyrans quand ils l'avaient obtenu ; deux mots qui ne correspondent plus aux idées modernes, et dont le sens varia même chez les anciens. Cependant, la mémoire des meilleurs tyrans fut détestée des Grecs, qui comprenaient l'inutilité d'un pouvoir unique, sans arriver cependant à la conception du système fédératif. Les Grecs se refusèrent toujours à l'unité fédérale. Deux villes, Athènes et Sparte, essayèrent vainement de les y amener par la contrainte ; au lieu d'unir le monde hellénique, elles le déchirèrent par leur rivalité. Sparte donnait tout à l'État, Athènes tout à la liberté individuelle. M. Grote examine avec une rare sagacité et une netteté de critique admirables les origines et l'existence parallèle de ces deux villes. Son analyse des lois de Lycurgue est, à elle seule, une œuvre de premier ordre. L'historien y démontre combien est fausse l'opinion généralement admise que Licurgue établit l'égalité des biens entre les Spartiates, et leur défendit d'aliéner leurs lots. Il prouve d'une manière irréfragable que le partage égal et l'inaliénation des terres, inconnus d'Hérodote, de Thucydide, d'Isocrate, de Platon et d'Aristote, n'existèrent jamais. M. Grote tit avec un infatigable dévouemen pour le salut de la Grèce, et, en sauvant la Grèce à Marathon, à Salamine, elle préserva l'avenir de la civilisation occidentale. Elle eut sa période de domination sur les autres Grecs, domination généralement équitable et bienfaisante. Accablée sous le désastre de son expédition de Sicile, elle se releva et tint tête à la Grèce confédérée. Atteinte d'une nouvelle défaite à Ægos-Potamos, elle se releva encore, et redevint première puissance hellénique. Frappée de nouveau à Chéronée, et cette fois au cœur, elle ramassa ce qui lui restait de forces, et livra aux Macédoniens le dernier combat de l'indépendance grecque. Elle tomba, mais sans disparaître, et, ne pouvant plus gouverner la Grèce, elle continua d'éclairer le monde. Effacez Sparte de l'histoire, et vous n'effacez rien d'essentiel ; faites-en disparaître Athènes, et vous éteignez la plus grande lumière intellectuelle qui ait brillé sur le genre humain. On ne peut s'étonner de la préférence de M. Grote pour une ville qui fut le cœur et l'intelligence de la Grèce, et, dans son tableau si flatteur de la démocratie athénienne, on reconnaît plutôt l'impartialité d'un juge que la complaisance d'un panégyriste.

Sans entrer dans les détails de cette histoire, nous devons étudier les faits d'une portée générale et suivre, pour ainsi dire, pas à pas, la pensée de l'auteur. Nous l'avons dit : le héros de M. Grote, c'est le génie grec, progressif au milieu de nations stationnaires, capable de réflexion et de critique, et prenant possession de lui-même par suite d'arrisonnements. Les Grecs n'abandonnèrent pas la science à une caste ; la démocratie ne reconnut pas de droits supérieurs à celui de savoir, et l'artisan d'Athènes montra pour les faits intellectuels la même curiosité que le philosophe de profession. Des hommes se trouvèrent pour satisfaire cet ardent désir de savoir, et répartir entre tous le trésor de connaissances lentement amassé par les générations précédentes. M. Grote fait de Socrate une admirable étude, dans laquelle il démontre qué sa sagesse fut précisément de ne pas se croire sage, c'est-à-dire de porter le doute raisonné là où les autres s'endormaient à la légère, et de substituer sa fameuse *ironie* à l'enseignement dogmatique. Socrate, se plaçant en dehors de la religion et de la philosophie officielles, devait s'attirer bien des haines, et l'on s'étonne moins qu'il en ait été accablé que de la longue tolérance de ses concitoyens, qui, pendant quarante ans, le laissèrent accomplir tranquillement sa mission. En étudiant toutes les circonstances de son mémorable procès, M. Grote arrive à la conviction singulière que Socrate chercha la mort. C'est peut-être pousser un peu loin le désir d'innocenter les Athéniens. La philosophie de Socrate est le couronnement du génie hellénique, sa plus haute expression. Pour qu'elle s'épanouît et portât ses fruits, le ciel ménagea à la Grèce une dernière période de prospérité. Ce fut une belle journée d'arrière-saison, qui eut son matin brillant dans Platon, son midi dans Aristote et Démosthène, et qui s'éteignit sur le calme et suave génie de Ménandre. Les Grecs commençaient à jouir de cette heureuse situation, lorsque Philippe monta sur le trône. Ce prince, qui ne trouva dans la Macédoine qu'une première puissance, la laissa maîtresse du monde oriental, et fut à peine retardé par le génie d'un homme, Démosthène. Du jour où elle subit le joug étranger, la Grèce perdit vite son originalité. Son histoire était close. M. Grote n'a pas voulu poursuivre son récit plus loin. Quand la conquête accomplie par Philippe a reçu de son fils le consécration de la gloire ; quand les Grecs ont laissé échapper les dernières chances favorables que leur offrait la mort d'Alexandre et les querelles de ses lieutenants, l'historien pose la plume et se détourne avec tristesse d'une décadence irrémédiable.

« M. Grote, dit M. L. Joubert, est un grand critique en histoire ; je dirais un grand philosophe, si l'on n'avait trop souvent appelé du nom de philosophie de l'histoire un composé de lieux communs et de déclamations. M. Grote est un grand critique ; mais il manque d'un don, sans lequel l'historien est incomplet, il manque de la faculté poétique. Il excelle à rapporter par la pensée dans le milieu où les événements se sont produits : il ne s'y place pas en imagination. Il les fait comprendre ; il ne les fait pas voir. Il retrouve les véritables traits des personnages défigurés par le temps : il ne leur rend pas la couleur et le mouvement de la vie. Au lieu de livrer son lecteur au courant d'une narration rapide, il le conduit par la main sur un sol encombré de débris ; il l'associe à ses recherches, le met de moitié dans ses fouilles, lui explique comment la vérité, ensevelie sous des couches successives d'erreurs, s'est altérée au point de devenir méconnaissable, et par quels procédés on peut lui restituer sa première forme. Il le force à tenir constamment la chaîne qui lie les effets aux causes, et l'oblige à tirer des circonstances passées toutes les leçons qu'elles contiennent. Préoccupé surtout de lui épargner les faux pas, il se garde bien de le mener trop vite ou de l'ébiouir par l'éclat pittoresque du style. Son récit impartial, malgré les préférences marquées de l'auteur, et froid, en dépit de la vivacité de ses opinions, a les lenteurs scrupuleuses, la marche calculée d'une dissertation. Je ne blâme pas M. Grote d'avoir suivi cette austère méthode, puisqu'elle est neuve, féconde en parfaitement appropriée à son genre d'esprit ; mais je ne puis m'empêcher de remarquer combien elle s'éloigne de l'art naïf d'Hérodote, de l'art profond de Thucydide ; combien elle est opposée à la manière de anciens... M. Grote ne nous dispense pas de lire les auteurs originaux, il nous apprend à les lire. Je le dis, sans croire le déprécier, c'est moins une histoire de la Grèce qu'un admirable commentaire des anciens, un commentaire inséparable des chefs-d'œuvre qu'il explique, et qui partagera leur immortalité. »

M. Joubert signale en M. Grote l'absence d'une qualité bien dangereuse. Si M. Grote eût été poète, comme M. Joubert le voudrait, il est à craindre qu'il n'eût pas été ce qu'il est, un éminent historien.

M. A.-L. de Sadous, professeur au lycée de Versailles, a publié une excellente traduction de l'*Histoire de la Grèce* (1864-1866).

Grèce ancienne (HISTOIRE CRITIQUE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE DE LA), par Wm Mure (Londres, 1850-1857, 5 vol. in-8, ouvrage inachevé). L'auteur divise l'histoire de la littérature grecque en six grandes périodes : la première, ou la période mythique, comprend l'origine et le premier essor de la langue et de son langage, avec les notices légendaires des héros fabuleux et des sages à qui la tradition populaire attribue les premiers développements de l'art ou de la science, mais dont l'existence ou l'influence n'est point attestée par des monuments authentiques ; la seconde période, ou la période poétique, s'étend depuis l'époque des premières productions reconnues du génie poétique grec, en passant par les âges où la poésie fut seulement cultivée comme un genre de l'art, jusqu'à la cinquante-quatrième olympiade (560 av. J.-C.) ; la troisième, ou la période attique, commence avec la naissance du drame attique et de la prose, et se clôt à l'avénement de la prépondérance macédonienne, suivie du déclin de la liberté républicaine ; la quatrième, ou la période alexandrine, se renferme dans la durée de l'empire gréco-égyptien ; la cinquième, ou la période romaine, finit à la fondation de Constantinople ; la sixième, ou la période byzantine, embrasse les temps où s'achève la décadence de l'ancienne civilisation, jusqu'à l'extinction du grec classique comme langue vivante.

De ces six périodes, l'auteur n'a parcouru que les trois premières ; il no s'occupe, en outre, que de l'époque homérique, des poètes lyriques et des historiens de la période attique. Ainsi que l'indique le titre de l'ouvrage, il s'agit ici d'une *histoire critique* de la langue et de la littérature de la Grèce ancienne, dont le but est de compléter, d'élargir et de rectifier des études élémentaires. La tendance générale des aperçus émis par l'auteur a un caractère essentiellement conservateur. Mure était, dans le principe, un disciple zélé de l'école de Wolf ; mais un examen approfondi de ces théories l'amena à une conviction tout opposée. L'exemple des conservateurs, il est donné plus intolérant, ou plus exclusif que de raison. En rejetant les vues extrêmes de Wolf et celles de ses partisans, il en vient à montrer en quelques circonstances une déférence trop grande pour l'autorité des anciens critiques, et il donne un acquiescement trop respectueux à leurs conclusions et aux opinions reçues, sans rechercher avec assez de soin comment elles se sont établies et pourquoi elles ont été accepsées. De même que le défaut principal de la critique allemande actuelle est de rechercher plutôt la nouveauté que la vérité des doctrines ; de même, dans un sens inverse, le tort de Mure est de respecter toute théorie nouvelle, et de se défier de son exactitude en raison de sa nouveauté. L'auteur se défend néanmoins d'une adhésion servile au système de l'ancienne école. Il admet et réclame avec énergie l'existence d'une base historique dans les légendes mythiques et poétiques de la Grèce. Sur la question de l'origine et du caractère des épopées homériques, qu'il traite avec amour, il se montre affirmatif. Dans l'examen de ces poèmes, tout en faisant l'analyse des beautés de l'œuvre, il discute et réfute les théories de l'école de Wolf. Il tire se transporter par la pensée dans le milieu où les événements se sont produits : il ne s'y place pas en imagination. Il les fait comprendre ; il ne les fait pas voir. Il retrouve les véritables traits des personnages défigurés par le temps : il ne leur rend pas la couleur et le mouvement de la vie. Au lieu de livrer son lecteur au courant d'une narration rapide, il le conduit par la main sur un sol encombré de débris ; il l'associe à ses recherches, le met de moitié dans ses fouilles, lui explique comment la vérité, ensevelie sous des couches successives d'erreurs, s'est altérée au point de devenir méconnaissable, et par quels procédés on peut lui restituer sa première forme. Il le force à tenir constamment la chaîne qui lie les effets aux causes, et l'oblige à tirer des circonstances passées toutes les leçons qu'elles contiennent. Préoccupé surtout de lui épargner les faux pas, il se garde bien de le mener trop vite ou de l'éblouir par l'éclat pittoresque du style. Son récit impartial, malgré les préférences marquées de l'auteur, et froid, en dépit de la vivacité de ses opinions, a les lenteurs scrupuleuses, la marche calculée d'une dissertation. Je ne blâme pas M. Grote d'avoir suivi cette austère méthode, puisqu'elle est neuve, féconde en parfaitement appropriée à son genre d'esprit ; mais je ne puis m'empêcher de remarquer combien elle s'éloigne de l'art naïf d'Hérodote, de l'art profond de Thucydide ; combien elle est opposée à la manière de anciens... M. Grote ne nous dispense pas de lire les auteurs originaux, il nous apprend à les lire. Je le dis, sans croire le déprécier, c'est moins une histoire de la Grèce qu'un admirable commentaire des anciens, un commentaire inséparable des chefs-d'œuvre qu'il explique, et qui partagera leur immortalité. »

M. Joubert signale en M. Grote l'absence d'une qualité bien dangereuse. Si M. Grote eût été poète, comme M. Joubert le voudrait, il est à craindre qu'il n'eût pas été ce qu'il est, un éminent historien.

M. A.-L. de Sadous, professeur au lycée de Versailles, a publié une excellente traduction de l'*Histoire de la Grèce* (1864-1866).

Grèce ancienne (HISTOIRE CRITIQUE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE DE LA), par Wm Mure (Londres, 1850-1857, 5 vol. in-8, ouvrage inachevé). L'auteur divise l'histoire de la littérature grecque en six grandes périodes : la première, ou la période mythique, comprend l'origine et le premier essor de la langue et de son langage, avec les notices légendaires des héros fabuleux et des sages à qui la tradition populaire attribue les premiers développements de l'art ou de la science, mais dont l'existence ou l'influence n'est point attestée par des monuments authentiques ; la seconde période, ou la période poétique, s'étend depuis l'époque des premières productions reconnues du génie poétique grec, en passant par les âges où la poésie fut seulement cultivée comme un genre de l'art, jusqu'à la cinquante-quatrième olympiade (560 av. J.-C.) ; la troisième, ou la période attique, commence avec la naissance du drame attique et de la prose, et se clôt à l'avénement de la prépondérance macédonienne, suivie du déclin de la liberté républicaine ; la quatrième, ou la période alexandrine, se renferme dans la durée de l'empire gréco-égyptien ; la cinquième, ou la période romaine, finit à la fondation de Constantinople ; la sixième, ou la période byzantine, embrasse les temps où s'achève la décadence de l'ancienne civilisation, jusqu'à l'extinction du grec classique comme langue vivante.

De ces six périodes, l'auteur n'a parcouru que les trois premières ; il no s'occupe, en outre, que de l'époque homérique, des poètes lyriques et des historiens de la période attique. Ainsi que l'indique le titre de l'ouvrage, il s'agit ici d'une *histoire critique* de la langue et de la littérature de la Grèce ancienne, dont le but est de compléter, d'élargir et de rectifier des études élémentaires. La tendance générale des aperçus émis par l'auteur a un caractère essentiellement conservateur. Mure était, dans le principe, un disciple zélé de l'école de Wolf ; mais un examen approfondi de ces théories l'amena à une conviction tout opposée. L'exemple des conservateurs, il est donné plus intolérant, ou plus exclusif que de raison. En rejetant les vues extrêmes de Wolf et celles de ses partisans, il en vient à montrer en quelques circonstances une déférence trop grande pour l'autorité des anciens critiques, et il donne un acquiescement trop respectueux à leurs conclusions et aux opinions reçues, sans rechercher avec assez de soin comment elles se sont établies et pourquoi elles ont été acceptées. De même que le défaut principal de la critique allemande actuelle est de rechercher plutôt la nouveauté que la vérité des doctrines ; de même, dans un sens inverse, le tort de Mure est de respecter toute théorie nouvelle, et de se défier de son exactitude en raison de sa nouveauté. L'auteur se défend néanmoins d'une adhésion servile au système de l'ancienne école. Il admet et réclame avec énergie l'existence d'une base historique dans les légendes mythiques et poétiques de la Grèce. Sur la question de l'origine et du caractère des épopées homériques, qu'il traite avec amour, il se montre affirmatif. Dans l'examen de ces poèmes, tout en faisant l'analyse des beautés de l'œuvre, il discute et réfute les théories de l'école de Wolf. Il tire de ses arguments des preuves en faveur de l'unité primitive de ces poèmes d'Homère. Sa conclusion est que l'un et l'autre poème furent originairement composés, dans toute leur intégrité, sous la forme que nous les possédons.

L'ouvrage de Mure, fruit de vingt années d'études, a été comparé à celui de Müller. Rempli des richesses d'une vaste érudition, il n'est pas écrit avec l'élégance que le sujet semblait comporter. Il n'existe pas de traduction française de ce livre important.

GRÈCE MODERNE, royaume de l'Europe méridionale, dans la partie S. de la péninsule gréco-turque ; par 36° 20′-39° 50′ de lat. N. et 18° 20′-23° 48′ de long. E. Le premier recensement de la population a eu lieu quand fut fondé le royaume de Grèce, en 1834. Il accusait 650,000 hab. Le recensement de 1838 en a donné 752,000 ; celui de 1848, 986,731, et celui de 1861, 1,096,810. A cette dernière époque, la population des Iles Ioniennes était de 228,669 âmes, ce qui portait celle de la Grèce entière, le lendemain de l'annexion, à 1,325,479 hab. Le dernier recensement, celui de 1870, a donné 1,457,894 hab. pour la Grèce entière, dont 232,222 pour les îles Ioniennes, ce qui porte la population de l'ancien royaume à 1,225,672, et indique un accroissement de 575,672 hab. dans une période de trente-huit ans. La population de la Grèce (îles Ioniennes non comprises) se répartit ainsi d'après les professions : 4 pour 100 ont des positions indépendantes, 13 pour 100 appartiennent à la classe industrielle, 44,37 pour 100 sont laboureurs ou bergers, 8,43 pour 100 marchands, 18,66 pour 100 cultivent les beaux-arts ou les sciences, 5,40 pour 100 sont domestiques. Dans les îles Ioniennes, on compte 51,342 laboureurs, 8,365 industriels et 7,282 marchands. La répartition des sexes donne 1,07 contre 1 en faveur des mâles. Cette disproportion entre les deux sexes provient en partie du travail pénible auquel sont assujetties les femmes, en partie de ce que beaucoup d'entre elles vont servir à l'étranger, et, dès lors, ne sont plus comprises dans le recensement. Mandis que les matelots y figurent, même absents. La moyenne des décès est de 1,47, celle des naissances de 2,16 pour 100. Enfin, il y a en moyenne 4,55 naissances pour 100 mariages.

Le royaume de Grèce se compose d'une partie de terre ferme, la Roumélie ; de la presqu'île de Morée ou du Péloponèse ; des îles, parmi lesquelles Eubée, qui a 80 milles carrés de superficie. On évalue à 9,000 milles carrés la superficie totale du royaume actuel. D'après les relevés officiels de 1861, les 45,689 kilom. carrés du pays, non compris le territoire des îles Ioniennes, se répartissaient ainsi : terres en culture, 7,436 kilom. ; terres arables, mais non cultivées, 11,748 kilom. ; montagnes et rochers, 18,598 kilom. ; forêts, 5,420 kilom. ; lacs et marécages, 838 kilom. ; rivières, routes et emplacements de villes, 1,653 kilom. Les villes principales sont : Athènes (45,000 hab.), Syra (20,000 hab.), Patras (25,000 hab.).

— *Limites, aspect général, montagnes, rivières, climat, etc.* La description géographique que nous avons donnée ci-dessus de la Grèce ancienne nous dispense d'entrer dans la principale cause de l'aridité de la Grèce, que le déboisement des montagnes tarit les sources et livre le pays aux fureurs des vents du Nord.

Les vins de Grèce ont eu dans l'antiquité une réputation qu'ils n'ont pas entièrement perdue, malgré les mauvais procédés de la fabrication actuelle, et la routine inintelligente de la culture. Les vins communs qui servent à la consommation journalière ne méritent pas qu'on en parle ; ils ne se conservent pas même une année, et tournent à l'aigre dès les premières chaleurs, malgré l'addition d'une grande quantité de résine. Il n'en est pas de même des vins de liqueur, qui sont tous remarquables à divers degrés. On les fabrique en laissant, comme dans l'antiquité, sécher au soleil, pendant huit jours, les raisins, coupés au mois d'août. Pour bonifier ces vins, on mêle au raisin rouge une espèce de raisin blanc qui a l'odeur du noyau de pêche.

Le principal commerce du vin se fait à Athènes et à Corinthe, dans la Livadie, dans les principaux ports de la Morée et dans chacune des îles. Les vins se vendent au baril de 48 litres, et au boccal de 1,281 litres. Ils s'exportent presque tous en Russie, si bien qu'à peine les connaissons-nous de réputation en France.

Les crus de la Grèce moderne sont assez nombreux. La Livadie produit des vins assez bons. Ceux des environs d'Athènes sont très-faibles ; on y mêle de la résine pour les conserver, ce qui en fait une espèce de piquette amère, qui déplaît au premier abord, mais à laquelle on s'accoutume et qui favorise la digestion. Le monastère de Méga-Spiléon possède beaucoup de vignes. Les caves de ce monastère célèbre sont garnies d'une quantité considérable de foudres, contenant entre 5,000 et 15,000 litres, et qui sont pleins d'excellents vins. Corinthe prépare surtout des raisins secs renommés. L'Arcadie fournit une grande quantité de raisins secs et de vins. Les vendanges y sont tardives, et les vendangeurs les célèbrent avec une sorte d'enthousiasme bachique, renouvelé de l'antiquité. Les vins sont transportés dans des outres, qui leur donnent un goût désagréable. La Laconie produit le célèbre vin de Malvoisie. L'archipel grec produit les vins de Santorin et ceux de Miconi. Les îles Ioniennes possèdent des vignobles fort étendus, qui fournissent de bons vins et une grande quantité de raisins secs, dont il se fait des exportations considérables. A Céphalonie, les vins ont quelque ressemblance avec ceux de notre côte du Rhône. Le vin blanc muscat, dont il s'expédie 15,000 barils tous les ans, est d'excellente qualité. Les autres crus des îles Ioniennes sont Ithaque et Zante.

L'élève des bestiaux est sans importance dans la Grèce.

« La Grèce, écrit M. Isambert (*Guide en Orient*), nourrit peu de bestiaux, parce qu'elle a peu de pâturages. Les bœufs et les vaches y sont rares. Les brebis et les chèvres y sont nombreuses, et trouvent facilement à brouter partout. Les chevaux que l'on trouve en Grèce viennent presque tous de la Thessalie, de la Macédoine ou de la Syrie ; ils ont les qualités et les défauts des chevaux turcs, l'ardeur, la fougue, la sobriété, mais aussi l'indocilité et l'insensibilité au mors. A défaut de fourrage, ils se nourrissent d'orge. L'âne est, en Grèce comme dans tout l'Orient, une monture précieuse et bien plus alerte que dans nos climats. Le gibier consiste surtout en lièvres, perdrix rouges, bécasses, canards sauvages, cailles, tourterelles et grives. Le poisson est abondant sur les côtes, mais les Grecs se livrent peu à la pêche. La tortue est assez commune, mais elle est un objet de dégoût, et n'est jamais employée comme aliment. Le miel de l'Hymette est encore digne de sa réputation. L'ours et le sanglier ont complétement disparu ; on trouve encore en Morée quelques chacals. L'aigle, le vautour et l'épervier sont les oiseaux de proie les plus communs. La chouette habite toujours la ville de Minerve. »

Les richesses minérales sont abondantes en Grèce, mais les bras manquent pour les exploiter. Les marbres du Pentélique et de Paros, de Karysto, d'Eubée et d'Eleusis, qui ont fourni aux sculpteurs et aux architectes antiques la matière de statues ou de monuments immortels, n'ont pas cessé d'être les premiers marbres du monde ; mais nul ne songe à les extraire de leurs carrières. On trouve aussi : des carrières de rouge et de vert antique dans l'Archipel et dans le Pentadactylon (Taygète) ; du lignite, dans l'Attique et dans l'Eubée, notamment à Marcopoulo et à Koumi ; des gisements de plomb argentifère, dans l'île de Zéa ; de l'émeri, à Naxos ; des carrières de plâtre, à Milo, et des eaux minérales dans l'île de Thermia.

L'industrie est presque nulle en Grèce ; la plupart des produits manufacturés qui s'y consomment sont de provenance étrangère. L'industrie la plus développée et à laquelle semble réservé le plus bel avenir, est la construction des navires, à Syra, au Pyrée, à Patras, à Galaxidi, etc. On remarque sur divers points du royaume : des fabriques de soie, de coton, de draps, de toiles à voiles, de chapeaux de paille, des poteries, des coutelleries, des tanneries, des savonneries, des fabriques de vinaigre et de pipes en écume de mer. Sur quelques points de la côte se trouvent des salines abondantes. La Grèce n'a d'autre commerce que son commerce maritime, mais il est important. Le tableau donné à l'exportation, pour l'année 1860, 851,561 okas, d'une valeur de 980,000 francs. Dans la même année ont été exportés environ 29,554 livres de coton, d'une valeur de 11,000 francs, et, en 1864, 1,122,741 livres, d'une valeur de 1,235,000 francs. Depuis lors, l'exportation du coton a diminué dans une notable proportion. De même, l'exportation des cocons est tombée de 1,493,934 okas, en 1864, de 4,538, avec 280,342 tonnes ; en 1866, de 5,156, avec 297,424 tonnes, ce qui donne, en moyenne, un tonnage de 58 tonnes par navire. Le nombre total des équipages s'élevait, en 1864, à 24,949 hommes. Syra est le port le plus important et le point central du mouvement commercial de la Grèce. Le mouvement des navires grecs, dans les ports étrangers, en 1864, était de 10,829 navires pour l'entrée, avec 960,683 tonnes, et de 9,352 pour la sortie, avec 1,215,000 tonnes. Quant au mouvement du cabotage, il se calculait, pour la même année, par 56,354 navires entrés, avec 2,153,355 tonnes, et de 47,780 navires sortis, avec 1,880,891 tonnes. Le tonnage total du trafic maritime grec donnait un chiffre de 6,028,342 tonnes. Dans l'année 1851, le nombre des exposants grecs à Londres était de 36 ; de 131, en 1855, à Paris ; de 295, en 1862, à Londres, et de 305, en 1867, à Paris. On voit par là que la Grèce n'a pris qu'une part modeste aux expositions internationales de l'industrie.

— *Voies de communication.* Les voies de communication, qui sont peut-être le signe le plus certain de la prospérité matérielle d'une nation, manquent presque totalement en Grèce. Celles qui existent laissent beaucoup à désirer. L'insuffisance de la population, la nature montagneuse du pays et le manque de capitaux offrent de grandes difficultés pour l'exécution de semblables travaux. Les routes les plus praticables sont : celles d'Athènes au Pyrée, de Nauplie à Argos, de Loutraki à Callimaki, d'Athènes à Thèbes par Eleusis, d'Athènes à Kiphissia, de Calamaki à Corinthe et de Navarin à Modon. Le reste de la Grèce n'a que des chemins praticables seulement pour les chevaux et les piétons.

— *Population.* Les Albanais forment près du quart de la population de la Grèce actuelle ; on y trouve aussi quelques Valaques et un petit nombre de Français, d'Anglais et de Bavarois ; mais la race grecque compose la grande majorité de la nation. « C'est, dit M. E. About, une vérité qu'on a essayé de mettre en doute. Suivant une certaine école paradoxale, il n'y aurait plus de Grecs en Grèce ; tout le peuple serait albanais, c'est-à-dire slave. Il suffit d'avoir des yeux pour distinguer les Grecs, peuple fin et délicat, des grossiers Albanais. La race grecque n'a que fort peu dégénéré. La guerre de l'indépendance a détruit, il est vrai, la plus grande partie de la population. Depuis que la Grèce est libre, elle s'est reconquise, mais par l'accession de familles grecques. Les unes venaient de Constantinople même, et de ce fameux quartier du Phanar qui a mené si longtemps les affaires de la Turquie. Les premières familles d'Athènes, les plus riches et les plus instruites, sont des familles phanariotes. D'autres Grecs du Nord, les chefs montagnards de la Thessalie, de l'Albanie, ceux-là même qui avaient commencé la guerre de l'indépendance, et que la diplomatie abandonnait au pouvoir des Turcs, sont venus s'établir dans le royaume. Avec les autres chefs qui habitaient autrefois la Morée, ils forment la partie la plus originale et la plus colorée du peuple grec. Ils se donnent à eux-mêmes le titre de palicares, c'est-à-dire de braves. (V. PALICARE.) Le costume des femmes est varié à l'infini ; chaque village a le sien. Les Athéniennes portent une jupe de soie ou d'indienne, suivant leur condition, ornementée de velours, ouverte par devant ; elles se coiffent du bonnet rouge tombant sur l'oreille, et le plus souvent se contentent de rouler autour de leur tête une grosse natte de cheveux tortillés avec un foulard. Cette énorme natte leur appartient, car elles l'ont payée ou reçue en héritage. Les Albanaises portent une longue chemise de toile de coton, brodée au bas, au col et aux manches, avec de la soie de toutes couleurs. C'est la partie essentielle de leur vêtement. Elles y ajoutent un tablier et un jupon plus ou moins large, une large ceinture noire, et, pour la coiffure, une écharpe de coton brodée comme la chemise. On rencontre à chaque pas des femmes qui n'ont que cet habillement élémentaire. » Ce n'est ni à Athènes ni dans l'Attique qu'il faut chercher chez la femme ce type de la beauté grecque, jadis si célèbre. On n'en trouve de rares échantillons que dans certaines îles privilégiées et dans quelques replis de montagnes où les invasions n'ont pas pénétré. Les hommes, au contraire, sont généralement bien faits dans tout le royaume. Au moral, les Grecs sont d'un caractère changeant, turbulent, vaniteux, jaloux. « C'est toujours la même canaille qu'au temps de Thémistocle, » disait à lord Byron, en parlant du peuple grec, un négociant français établi depuis longtemps à Athènes. Les Grecs sont néanmoins faciles à conduire, pour celui qui sait agir sur leur esprit. « Le même homme, chez eux, écrit M. François Lenormant, sera capable des plus nobles dévouements patriotiques, et n'hésitera pas à conduire le pays aux abîmes, lorsqu'il s'agira pour lui d'une question d'orgueil ou d'ambition personnelle. C'est pour cela que l'on a porté sur eux tant de jugements contradictoires, qui contiennent tous une part de vrai et une part de faux. Non-seulement le fonds du caractère du peuple grec est resté le même, mais on retrouve dans chaque province les traits saillants qui, dans l'antiquité, en distinguaient les habitants. Le Béotien est toujours pesant et laborieux, l'Acarnanien belliqueux et pillard, l'Arcadien simple et droit dans sa vie pastorale, le Spartiate rude et brave, persévérant, mais sans finesse. L'indulgence des lois de Lycurgue pour le vol dans lequel on a déployé du courage est restée empreinte dans les mœurs des Maïnotes. Le guerrier de la Phthiotide et de la chaîne du Pinde a la vicence et la loyauté de ses ancêtres ; l'habitant des îles montre toute la délicatesse du génie ionien, mais en même temps son penchant pour la duplicité. »

— *Divisions administratives.* C'est sur le modèle de l'organisation française que les Grecs ont divisé leur royaume. Sous le nom de nomarchies, éparchies et dèmes, ils ont leurs départements, leurs arrondissements, leurs cantons et leurs communes. Nous donnons ici les différentes divisions de la Grèce depuis 1815. On la divisait, à cette époque, en 10 nomarchies, 49 éparchies et 382 dèmes, savoir :

NOMARCHIES.	CHEFS-LIEUX.	ÉPARCHIES.	CHEFS-LIEUX.
Attique et Béotie	Athènes.	Egine	Egine.
		Mégaride	Mégare.
		Attique	Athènes.
		Thèbes	Thèbes.
		Livadie	Livadie.
Eubée	Chalcis	Chalcis	Chalcis.
		Xérochori	Xérochori.
		Carysto	Carysto.
		Scopelo	Scopelo.
		Parnassside	Amphisa.
		Doride	Ægition.
		Locride	Atalandi.
Phocide et Phthiotide	Lamia.	Phthiotide	Lamia.
		Valtos	Ambracia.
		Vonitza, Xéroméron	Vonitza.
Acarnanie et Étolie	Missolonghi.	Missolonghi	Missolonghi.
		Lépante	Lépante.
		Trichonie	Agrinion.
		Eurytanie	Carpenisi.
		Nauplie	Nauplie.
		Argos	Argos.
		Hydra	Hydra.
Argolide et Corinthie	Nauplie	Trézène	Poros ou Calavria.
		Spezzia	Spezzia.
		Corinthe	Corinthe.
Achaïe et Elide	Patras.	Calavrita	Calavrita.
		Patras	Patras.
		Egialée	Vostizza ou Ægium.
		Elis	Pyrgos.
		Mantinée	Tripolitza.
		Kynourie	Saint-Pierre (Aïos-Petros).
Arcadie	Tripolitza	Gortyne	Gortyne.
		Mégalopolis	Leondari.
		Triphylie	Cyparissia.
		Olympie	Andritzéna.
Messénie	Calamata	Pylos	Navarin.
		Messeaie	Nisi.
		Calamata	Calamata.
Laconie	Sparte	Lacédémone	Sparte.
		Epidaure-Limera	Monenbasie.
		Gythion	Marathonisi.
		(Gitylon.	
Cyclades	Syra	Syra	Hermopolis.
		Zéa	Zéa.
		Andros	Andros.
		Tinos	Tinos.
		Naxos	Naxos.
		Santorin	Santorin (Théra).

En 1833, la Grèce fut divisée en 10 nomes et 54 éparchies :

NOMES.	CHEFS-LIEUX.
Attique-et-Béotie	Athènes.
Phthiotide-et-Phocide	Lamia.
Acarnanie-et-Etolie	Missolonghi.
Argolide-et-Corinthe	Nauplie.
Achaïe-et-Elide	Patras.
Arcadie	Tripolitza.
Messénie	Calamaï.
Laconie	Sparte.
Eubée	Chalcis.
Cyclades	Syra.

En 1838, on la divisa en 24 gouvernements, savoir :

GOUVERNEMENTS.	CHEFS-LIEUX.
Etolie	Missolonghi.
Acarnanie	Amphilochion.
Eurytanie	Oichalia.
Phocide	Amphissa.
Phthiotide	Lamia.
Attique	Athènes.
Béotie	Libadia.